

DOSSIER : BESSÈGES 89, VACANCES-LECTURE

QUAND LES VACANCES FONT DE LA RÉSISTANCE

Yvonne CHENOUF

La CCAS qui est venue en vacances chez l'AFL à Bessèges, avait invité en juillet l'AFL, chez elle, à ARZAY (dans la région lyonnaise) dans une colonie de pré-ados (comme ils se sont toujours définis) pour inventer ensemble des vacances à lire et à écrire. L'analyse de ce séjour fera l'objet d'une production écrite mais nous avons pensé qu'Arzay devait être évoqué dans un dossier consacré aux activités lecture et écriture en vacances. Voici donc ces représentations qui, chez les enfants comme chez les adultes, sont les premiers obstacles à l'exercice de la lecture et de l'écriture.

PRÉPARATIFS

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que l'AFL, qui ne cesse de vouloir la déscolarisation de la lecture, a bourré son sac de livres, de disquettes, d'idées pour le journal et s'est rendue dans un drôle de petit village aux maisons dispersées, aux rues désertes, aux seuls lieux publics (mairie, tennis, église) clos ou abandonnés. À vue de nez, la dame lecture, comme ils m'ont toujours appelée, identifie cette discrétion de la vie comme étant le deuxième obstacle au fonctionnement de l'écrit. Le premier s'étant dressé au téléphone lorsque le directeur - enseignant en économie auprès de jeunes préparant le BTS - avait ainsi réagi dès qu'il avait su que son Centre allait bénéficier de la dominante lecture/écriture : *"Dites, vous n'oubliez pas qu'on est en vacances au moins ? On en a tous marre de l'école. Faudrait voir à pas ennuyer les gosses avec des trucs scolaires. Surtout que ceux qui viennent à Arzay arrivent de la région parisienne et qu'ils ont besoin de se défouler."* Première définition du mot vacances : urbaine nécessité de défoulement pastoral.

PRÉALABLES

Rien dans la réunion préparatoire entre le directeur du centre, le représentant régional de la CCAS et l'AFL n'augurait de bonnes vacances. Ça ressemblait plutôt à une réunion syndicale où, face au pouvoir ennuyeux de l'écrit (l'AFL), les deux délégués défendaient le droit de vivre, un mois, comme des analphabètes qui seraient libres et heureux, sous l'illettrisme exactement. Le directeur se méfiait des contraintes de la sortie d'un journal quotidien et de l'esprit de recherche qui risquait de transformer son centre en laboratoire ; le représentant CCAS, bien qu'immédiatement solidaire du projet, soupçonnait les deux enseignants d'entretenir une querelle d'école et de méconnaître les longs acquis des centres de vacances : vie collective dans le respect de chaque individu. Gare, donc, à la lecture élitiste ! Tous lecteurs ou alors personne.

Un sentiment d'injustice prend forme et se développe : comment se fait-il que des idées qui paraissent novatrices le reste de l'année, audacieuses, non conventionnelles, apparaissent en vacances comme dépassées, enfermantes, réductrices de vie ? Dans cette discussion où les valeurs s'affrontent, comment expliquer que c'est l'innovation, l'implication, l'ouverture, l'in-

tégration sociale qui sont soupçonnées de faire entrave à la liberté ? Où sont mes deux interlocuteurs le reste de l'année et que font-ils pour que les neuf mois scolaires se passent autrement, pour que les enfants n'atteignent pas les vacances avec ce profond dégoût de l'école et de ce qu'on y enseigne ? *"Les enseignants ne sont pas responsables de l'immobilisme du système. La machine est trop lourde"*, dira le directeur. *"C'est pour ça qu'en vacances..."*
Deuxième définition du mot vacances : Légèreté d'un non-système, vie en apesanteur avant retour sur terre.

PRÉSENTATION

Rencontre avec toute l'équipe : moniteurs, infirmière, cuisinier, femmes de service, hommes d'entretien... qui opposent diversement mais globalement un vrai ras-le-bol de la lecture et de l'écriture. Expression silencieuse du personnel de service qui a l'habitude de subir et de servir le pédagogique, l'habitude de voir défilier des intervenants qui portent et déploient une activité, passionnément mais personnellement. Comment pourraient-ils participer à une opération de lecture et d'écriture ? N'est-ce pas la mauvaise maîtrise de ces deux instruments qui les différencie du reste de cette assemblée ? Pour eux, les vacances passent sans qu'ils s'en rendent compte, alors ils se remettent au travail. Les autres passent une partie de leurs vacances à travailler et à réfléchir sur leur fonction et sur leur contenu. Pourtant, de la cuisine à la machine à laver, du parc à la machine à calculer, on a besoin de lire. Lecteurs, les employés de service le sont nécessairement pour travailler, s'intégrer à la société, se distraire ; producteurs d'écrits, ils devraient l'être pour qu'évolue notre compréhension du monde et se perfectionnent nos propositions de changement. Pourquoi acceptent-ils que la lecture et l'écriture ne soient reconnues qu'aux autres ? Pourquoi admettent-ils cette conception étroite de l'écrit liée à l'obtention d'un diplôme, à l'exercice d'une fonction, au partage savamment entretenu entre production et savoir qui rend indissociables culture et lecture : l'une étant privilège social, l'autre supplément d'âme ? Quelle complaisance dans ce silence ? Et si pour eux, vacances signifie arrêt, pourquoi accepter que se perpétue la situation dans laquelle l'écrit ne profite qu'aux autres ?

Car ils en profitent les autres, sans même forcément s'en rendre compte ni défendre quoi que ce soit. *"Cool !"* Telle pourrait être la devise de certains moniteurs qui rechignent : *"On va pas continuer à se prendre la tête pendant les vacances, ça suffit dans l'année."* D'autres considèrent que le bonheur des enfants, pour lequel ils sont là, passe par leur éloignement de ce que, eux, considèrent comme contraignant : *"Nous, on subit la lecture de manière scolaire. C'est dommage que ça se produise en colo !"* Bienheureux étudiants qui, se plaignant d'avoir acquis la maîtrise de l'écrit dans la contrainte, ont tout de même assumé la situation, anticipant sur les bénéfices à venir. Responsables de jeunes lecteurs en devenir et vivant à côté d'individus de leur âge, peu lecteurs, ils ne se donnent pas le but de remplacer la contrainte par l'implication, non, ils la font disparaître en faisant disparaître l'écrit. Personne ne dit plus rien des bénéfices. Où passent-ils ? À qui reviennent-ils ? Comment sont-ils réinvestis, par qui et pour quoi ?

Heureusement, au cours d'un débat désenchanté où l'on envisage l'écriture de cahiers de doléances, un moniteur pose cette question : *"Il faudrait se demander comment on s'y est pris pour que la population arrive, en juillet 1989, avec une telle indigestion de juillet 1789."* Ça rejoint ma question sur l'écrit, on se comprend. Il sort d'un stage IFOREP sur la lecture, il sera soutien, médiateur, acteur, provocateur tout au long du séjour, refusant lui aussi la troisième définition des vacances qui tombe, plombée, comme les autres : le farniente estival, c'est le

côté pile de la face scolaire. *"En vacances, on s'éclate."*

JOUR J

Ils débarquent ! Horde prévisible d'êtres en rupture avec un milieu, des habitudes, des lieux et qui dissimulent leur malaise derrière des attitudes bruyantes, des connivences toutes fraîches mais déjà définitives, des phrases toutes faites supposées choquantes. D'un seul coup d'œil, ils balayent le paysage et repèrent les centres d'intérêts : piscine, tables de ping-pong, chambres des filles pour les garçons, l'inverse pour les filles, gueules des monos et du dirlo ; et la guerre d'usure qui ne cessera pas du séjour commence :

- *Quoi ? pas le droit de téléphoner ?*
- *Coucher à 22 heures, ça va pas la tête !*
- *Les magasins, où sont les magasins ? Et mon Waikiki, j'pourrais le laver mon Waikiki ? parce que j'veux pas qu'on m'le rétrécisse ! 150 balles, j'l'ai payé !*
- *150 balles ? Alors, c'est pas un vrai !*
- *C'est pas un vrai ? répète-le, non mais, je rêve !*

Aucun mot, aucun regard sur les livres constituant le fonds de la bibliothèque dans laquelle ils sont pourtant tous passés. Vacances, pour eux, ça pourrait être un bon plan : pas de parents, pas de devoirs, la vie en bande du matin jusqu'au soir et les jeux.

CALME AVANT QUELLE TEMPÊTE ?

Les deux premiers jours, immobilisme total : tout le monde attend que l'intervenante étale sa dominante. Pas question, répond-elle, l'écrit accompagnera la vie. Sommée de vivre, l'équipe prévoit un découpage minutieux de la semaine où des plages seront consacrées à la bibliothèque, à l'ordinateur, au journal. Refus de la dame lecture qui veut que l'écrit soutienne le reste, l'expose et le développe, pas qu'il devienne une activité à part. Incompréhension des moniteurs qui ne voient pas comment, qui ne savent plus, qui ne comprennent pas. Le directeur lui, commence à saisir l'objectif. À partir de là, il ne cessera de tenir le même langage : *« L'AFL nous met mal à l'aise parce qu'elle nous pose un problème général, qui dépasse le cadre de la colo, qui nous déstabilise et c'est pour cette raison que nous devons trouver une solution. »* Sans son soutien, rien n'aurait pu exister. Je propose donc une démarche contraire à celle envisagée : au lieu de se préoccuper de la bibliothèque, c'est la bibliothèque qui se préoccupera des enfants en allant se rendre compte des activités et en essayant de leur apporter l'aide de l'écrit.

Pendant ce temps, le journal sort chaque matin : textes humoristiques sur les représentations du groupe concernant la lecture, l'écriture, les vacances, le travail. On ne lit pas encore mais les langues se délient. On n'écrit toujours pas mais les cris se rapprochent.

ÇA CRAQUE !

Grogne des moniteurs qui déclarent : *"Ça va plus ça ! En pleine activité, je ne veux pas que des gosses se tirent pour le journal. Je sais plus où j'en suis, moi !"* Ça ne vous rappelle rien ? Et ça ? *"Quoi, corriger les textes des enfants ? Et leur liberté ?"* Pression du personnel sur les enfants : *"Au lieu de faire les cons, vous feriez mieux d'aller à la bibliothèque."* Ça aussi ça

leur rappelle des choses aux enfants. Ça se tend, on s'attend. Mais qu'est-ce qu'on attend ? Je suggère : *"Les vacances ne mettent peut-être pas en œuvre des comportements différents du reste de l'année, même si la forme varie. Le contraire ne représente pas une vraie rupture. Si on faisait autrement et si le journal était l'instrument qui nous aide, à partir de ce qu'on vit, à comprendre ce qu'on ne veut plus vivre, à proposer autre chose ?"*

C'EST PARTI

Le journal ! Tout va en effet partir de lui. Il suffit d'observer la vie, de noter ses dys-fonctionnements, ses bourgeonnements, ses cocasseries et ses cohérences, de trouver des auteurs qui offriront le point de vue le plus pertinent à ce sujet et d'écrire, de chercher les livres qui en parlent, de réaliser des affichages. ELMO, après une information générale, est en libre accès et le journal qui devient la structure du groupe, théorise la vie pour l'amplifier tout en expliquant les raisons qui lui permettent de le faire. Au bout d'une semaine, lire et écrire se glissent dans les événements de la vie pour leur donner du relief, les organiser, les questionner, les multiplier.

Sans cette fonction discrète et efficace, JEANINE, l'infirmière, belle et sportive, aurait-elle pu, grâce à ses textes poétiques et polémiques, attirer la vigilance du groupe sur la laideur qui exclut, la grosseur qui fait rire, la maladie qui isole, les comportements qui terrorisent : allié à son rôle de confidente, l'écrit a servi de haut-parleur aux souffrances et aux injustices pour qu'elles s'entendent, se discutent et se transforment.

YVON, l'homme d'entretien, pouvait-il mieux faire comprendre le rôle de l'écrit aux enfants qu'en racontant comment son journal intime, tenu quotidiennement depuis son divorce, l'aidait à analyser les raisons pour lesquelles il en était arrivé là ?

BERNARD, le cuisinier, pouvait-il mieux parler du désir de lire qu'après avoir écrit dans le journal sa décision d'être insoumis, son incarcération suivie d'une évasion fatale marquée par la mort de son copain, son dégoût pour la violence, son goût pour les voyages, le silence qui l'habite face à la bêtise humaine et sa recherche d'auteurs qui l'aident à vivre, en affirmant ses positions ?

MARC, le moniteur, aurait-il pu, sans relations régulières entre ce qui se lit et ce qui s'écrit, maintenir la réflexion, la relier à celle des hommes du passé, de leurs actes dispersés dans les textes et dont le recueil sert les idées qui continuent à rassembler des êtres, séparés par le temps ?

DANIEL, le directeur, aurait-il si bien assuré son rôle de responsable de chacun et de l'ensemble, de questionneur d'attitudes d'accoucheur et de promoteur d'idées, de médiateur et de garant, sans une présence coutumière dans le journal et au moment de sa lecture, présence qu'il a pu rendre conviviale grâce à des articles mettant le langage informatique au service du rêve et de la fiction ? La vie a pu reprendre et c'est elle que l'écrit n'a cessé d'honorer.

Quant aux enfants, ayant vite repéré le pouvoir du journal, ils s'en sont emparés pour s'expliquer, dénoncer, témoigner, questionner, répondre, se confier ou mieux se cacher en mêlant leurs mots à ceux des adultes, orientant en commun le destin d'une expérience qu'au départ, seul le hasard avait voulue.

Alors quand, de passage, un écrivain porte un regard sceptique sur le journal, conteste l'égalité des écritures adultes ou enfantines, méprise l'activité qui consiste à vouloir comprendre ce qu'on se contentait, jusque-là, de vivre, j'vous raconte pas la prise de tête et le plan galère qu'il a déclenchés. À vif, la vie était agressée. À l'écrit, c'est la résistance qu'elle a organisée.

Yvonne CHENOUF